

Saboteur

CHRISTOPHE SCHRIBER

ROMAN



**NOUVELLE
ÉDITION !**

Christophe Schriber

Saboteur

© Christophe Schriber, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7422-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Édité une première fois en 2001 par sea-éditeurs à Genève, puis une seconde fois en 2003 par les Éditions Zoé, **Saboteur** est mon premier roman. La première édition fut très bien accueillie, tant par la presse que par les lecteurs, puisqu'il a été considéré comme un best-seller en Suisse romande cette année-là. Plus d'informations sur : www.christophe-schriber.org

Si j'ai décidé de le rééditer une troisième fois aujourd'hui, c'est pour qu'il puisse enfin traverser les frontières et aller à la rencontre de tous les lecteurs francophones vivant hors de ce petit bout de terre qu'est la Suisse romande. Grâce au numérique, cela est désormais possible.

J'en ai bien sûr profité pour le réviser. Tâche fort complexe et subtile, puisque je n'ai pas voulu le réécrire. Il s'agit d'un premier roman et sa fraîcheur tient aussi à cela. J'y suis donc allé avec douceur, sans forcer, en essayant de rester fidèle à mon inspiration d'origine, m'efforçant d'écouter la mélodie qui résonnait en moi lorsque je l'ai écrit la première fois. L'histoire est donc la même, je n'ai rien changé. Ceux qui ont lu la première version ne verront aucune différence.

Christophe Schriber est un écrivain suisse qui vit près de Genève. Après avoir publié ***Charlie va bien, ne t'inquiète pas*** (2020), il sort une nouvelle édition de son premier roman, ***Saboteur*** (2001, 2003). Fan de Coluche, il a commencé à écrire par envie de faire rire, puis par besoin de créer, avant de passer au scénario, à la mise en scène et à l'accompagnement d'auteurs. (Plus d'informations sur www.christophe-schriber.org)

*À tous
les saboteurs
qui s'ignorent*

Première Partie

1.

Sa méthode était simple. Il se rendait dans un lieu public, choisissait un malheureux et l'imitait. Il espérait ainsi apprendre le secret des gens tristes comme un apprenti ébéniste apprend celui de son maître à travers la reproduction de ses gestes.

Ce jour-là, il poussa la porte d'un vieux café dans le quartier des banques. Il était tôt et la ville somnolait encore dans une infecte brume grise. Une ville de cols blancs, dont une majorité s'employait à faire de l'argent avec de l'argent.

Lucien balaya l'espace d'un regard expert et jugea adéquats le mobilier en bois et les murs jaunis par la fumée du tabac. Il repéra rapidement l'individu qui lui servirait de modèle. Avec le temps, il avait attrapé le coup.

Proche de la soixantaine, l'homme soignait sa présentation autant que sa posture, redressant la tête dès qu'elle s'affaissait un peu. Il était seul. Ses mains posées sur la table, à plat, à côté d'un cendrier rempli de mégots flétris et d'un café froid. Il portait un costume deux pièces gris et une cravate bleu foncé parfaitement centrée. Cette tenue impeccable résonnait cependant comme un cri de désespoir et apparaissait davantage comme les vestiges d'une carrière honorable plutôt que le respect d'une obligation professionnelle. L'homme avait déjà perdu, c'était évident. Ses épaules voûtées disaient la résignation qui avait pris place dans son cœur et toute la souffrance accumulée au cours d'une vie de renoncements.

Lucien alla s'asseoir à quelques mètres de sa cible, de façon à bien la voir sans pour autant se faire remarquer. Il commanda un petit noir avec de l'eau, adressa un sourire à la vieille dame et aux triplés qui buvaient un jus à la table d'à côté, puis se détourna pour observer son malheureux. Les yeux de ce dernier bougeaient peu, pas plus qu'un lézard sous le soleil d'été, se fixant sur un point, puis sur un autre, et encore un autre. Lucien aurait juré que chaque arrêt correspondait à un épisode de sa vie et qu'il voyageait ainsi dans les méandres d'une mémoire aussi riche qu'ancienne, pleine d'images glorieuses. Toutefois, malgré ses efforts pour se donner une contenance, l'homme n'avait pas bonne mine. Son crâne chauve présentait d'inquiétantes veines violacées, ses joues

étaient bouffies, son nez boursoufflé et ses yeux étaient à ce point cernés qu'on aurait dit qu'il portait des lunettes. Avec toute la bonne volonté du monde, Lucien ne parviendrait jamais à lui ressembler, il était bien trop svelte et sobre. D'autant plus que l'homme n'exprimait rien de bien spectaculaire, si ce n'était peut-être un grand désarroi. Une expression terriblement complexe et qui aurait nécessité de sa part un peu d'imagination, qualité qu'il lui faisait, hélas, lamentablement défaut.

Lorsque la serveuse porta un ballon de rouge à l'ancien col blanc, Lucien se réjouit : la partie allait enfin commencer ! Le malheureux avait tenté de faire illusion avec un café, mais Lucien ne fut pas dupe, il avait tout de suite démasqué ce retraité de la finance dont l'heure du bilan avait sonné plus tôt que prévu.

Au deuxième verre, les muscles de son faciès se mirent en action et ce fut un véritable régal, de la grande poésie urbaine. Après chaque gorgée, il reposait son verre délicatement, au même endroit, exactement, avant de fermer l'œil droit et de viser avec le gauche pour vérifier qu'il fût bien à sa place, exactement. Puis, il prenait une cigarette et, dans un soupir de soulagement, l'allumait avant de tirer dessus comme s'il émergeait d'une apnée en eau profonde. Son œil gauche, légèrement plus petit que l'autre, s'ouvrait alors dans un spasme invraisemblable, le défigurant affreusement, tandis que sa bouche, tirée vers le haut, faisait penser à une grosse virgule. Le mouvement durait deux trois secondes et se répétait à chaque bouffée.

Un peu plus loin, Lucien Nardpin, un cadre *propre en ordre* de trente-sept ans, marié et père de deux enfants, s'efforçait de reproduire cette gestuelle avec la minutie du portraitiste. Sans être crédible toutefois, car il n'avait qu'un verre d'eau et tirait sur une cigarette imaginaire. Sa prestation était d'autant plus ridicule que, contrôlant très mal les différents muscles de son visage, il effectuait d'étranges contorsions qui le poussaient à adopter des positions aussi bizarres que cocasses, dans l'espoir de goûter à la quintessence du malheur.

Ayant saisi le comique de la situation, les triplés riaient doucement, entre eux. Lorsque Lucien s'en rendit compte, il cessa ses gesticulations et offrit un sourire gêné à la grand-mère en guise d'excuse puis, honteux, s'en alla sans même jeter un regard aux gosses.

2.

Tout avait commencé par la mort de son beau-père, un homme discret et élégant. Lucien le connaissait à peine et sa convocation sous l'humus automnal ne le toucha guère, au contraire de son épouse, qui lui vouait une admiration sans bornes. L'affection exubérante qu'elle témoignait à son père avait quelque chose d'enfantin et tranchait avec la pudeur de son attitude.

Doux refuge d'un amour défendu.

Pendant les trois jours qui avaient précédé les funérailles, Irène, d'habitude si joyeuse et légère, était restée au lit, sans manger, sans boire, sans parler. Impuissant, Lucien s'était tout d'abord inquiété, puis se rassura lorsque le jour de la mise en terre elle apparut digne et plus belle que jamais, le visage amaigri et pâle, mais serein. Aussitôt la cérémonie terminée, elle retourna cependant au lit pour dormir. Le soir, lorsque Lucien la rejoignit sous les draps, elle était réveillée et l'attendait. N'osant le langage des mots, il employa celui des mains pour lui dire son désir. Elle finit par rompre le silence du deuil d'une voix qu'il ne lui connaissait pas, éraillée et chargée de sensualité.

— Fais-moi l'amour Lucien ! Prends-moi et fais-moi l'amour !

Il prit sa tête entre ses mains et découvrit un visage qu'il ne connaissait pas, qui ne ressemblait pas à celui de sa femme. Les traits, à l'instar des linéaments géologiques rendant visibles les accidents tectoniques, révélaient une tristesse dont la beauté étrange le troubla. Ses lèvres humides et fébriles tremblaient d'impatience.

— Viens, j'ai envie de toi. Viens !

Ses yeux mouillés trahissaient une douleur toujours vive. Il absorba une larme avec sa langue et la pénétra lentement, avec tendresse. Mais Irène ne voulait pas de cette douceur. Brûlante de désir, elle se mit à l'embrasser fiévreusement avant de le prendre avec passion. Ce soir-là, elle sortit de sa réserve habituelle et l'entraîna dans une danse des corps débridée, s'abandonnant entièrement à lui, comme pour mieux l'attirer en elle et briser la solitude de la mort qui l'habitait depuis trois jours. Plus ils s'ébattaient, plus elle gémissait et s'ouvrait à lui. Dans